

Jean-Marc Dhainaut

Extrait de

*Les Galeries
hurlantes*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2019, Taurada Éditions

Lundi 13 juillet 1987.

Dehors, les landes sauvages et grandioses de la Bretagne s'étaient couvertes de rosée, de cette rosée parfumée de sel, d'Histoire et de légendes.

Sur les récifs, les cormorans se régalaient, alors qu'au large, des marins sur leurs chalutiers priaient pour que la pêche soit fructueuse, pendant que le son de la bombarde et de la cornemuse résonnait dans certaines maisons.

C'était l'été, la grande saison des concours de bagad où que chacun espérait remporter, car le festival de Lorient ferait bientôt chanter toute la Bretagne.

Dans les bois et les forêts, flottaient des mélodies celtes et ancestrales, que seuls pouvaient entendre les amoureux du pays. Les korrigans, les mystères et autres créatures oubliées de la mémoire des hommes s'étaient cachés depuis l'aube. À quoi bon se montrer, puisque plus personne ne voulait y croire.

Ce matin-là, une brume légère planait encore au-dessus du lac du château de Comper, et la dame blanche de Trécesson s'en était allée jusqu'à la nuit prochaine.

À près de cent kilomètres de là, une camionnette de la poste venait de quitter ce petit hameau si cher au cœur d'Alan Lambin, spécialiste en phénomènes de hantises depuis déjà plus de vingt ans. La lettre qu'elle venait de déposer dans sa boîte ne contenait que quelques lignes : un appel à l'aide bien différent de ce que chacun pourrait imaginer.

*

*Quelques jours plus tôt,
dans une ville du bassin minier,
au nord de la France.*

Une autre journée d'angoisse s'achevait pour Étienne. Ces deux dernières années avaient été pour ce jeune homme de trente-trois ans, frêle, les joues creuses et le crâne dégarni, pleines d'épreuves qui lui avaient fait perdre tout espoir de jours meilleurs. La question qu'il se posait à chaque heure qui s'écoulait était de savoir s'il dormirait la nuit prochaine.

Qui pouvait l'aider ? Son médecin qui le gaverait de somnifères ? Un psychologue incapable de comprendre les véritables raisons de ses insomnies ? Une association d'aide aux alcooliques ? Rozenn, sa belle-mère de soixante-cinq ans, qui avait perdu l'esprit ? Sa femme ? D'ailleurs, sa femme, où était-elle ? se demanderait Alan quelques jours plus tard.

Étienne Delbique s'effondrait, de verres d'alcool en visites d'assistantes sociales et d'huissiers. Fragilisé, désemparé, il serait un client parfait pour la faucheuse s'il n'y avait pas la petite Karine, dix ans. Pourquoi, Sarah, sa mère, les avait-elle abandonnés tous les deux en leur laissant « la vieille » sur les bras ? Deux ans déjà. Si cela avait fait flancher Étienne, le sort allait en profiter pour s'acharner d'une manière qu'il n'aurait jamais soupçonnée.

La vieille ne prêtait plus attention à rien, enfermée dans un monde où le temps s'était arrêté, même si les années continuaient de lui rider la peau. « La vieille », un sobriquet affectueux malgré les apparences, c'est

ainsi qu'ils l'avaient tous surnommée dans la famille. « La famille », enfin ce qu'il en restait. Lorsque Étienne éteignait la lumière et jetait un dernier regard vers le lit de Rozenn, installé dans la pièce principale entre le canapé du salon et la salle à manger, avant de monter se coucher, ses yeux cernés se promenaient vers le moindre recoin.

À chaque marche, il se retournait, toujours obsédé par les mêmes sensations : celles de ne pas être seul, celles d'être observé. Combien de nuits, déjà, s'était-il éveillé en sursaut ? Ouvrant les yeux dans le noir, sentant un souffle sur son visage, une voix murmurant son prénom. Une respiration si proche qu'il en sentait la chaleur. Ces bruits de pas sur le plancher, combien de fois l'avaient-ils pétrifié sous ses couvertures ? À force de constater que sa chambre était vide, se blottir sous ses draps était tout ce qu'il pouvait faire, comme un enfant terrorisé par les monstres qu'il imaginait sous son lit. Il en avait presque honte en pensant que sa fille semblait plus détachée et courageuse que lui. Mais ne lui parlez pas de fantômes. Non, pas à lui. En tout cas, pas maintenant. Il ne buvait pourtant pas encore à ce moment-là, quand tout avait commencé. Lorsque le calme revenait, il se levait lentement. Allumant sa lampe de chevet, il notait toujours que des objets s'étaient déplacés. Il lui arrivait même d'entendre frapper à sa porte, de voir la poignée tourner. Au début, il s'y précipitait, l'ouvrait, pensant que Karine le taquinait, mais il trouvait toujours sa fille profondément endormie.

Petit à petit, les choses s'amplifièrent : les clés de voiture qui disparaissaient, les appareils qui tombaient en panne les uns après les autres, et l'absence de Sarah de plus en plus pesante... Ses souvenirs hantaient chaque pièce de la maison. Mais ce qui l'inquiétait le

plus était un cauchemar récurrent dans lequel il se sentait et se voyait tomber dans un trou sombre, béant. Une chute interminable. Des bras décharnés sortant des parois tentaient de l'attraper, poussant des cris plaintifs, des râles d'agonie, qui le réveillaient en sursaut. Et puis, il y avait l'ami imaginaire de Karine dont elle ignorait le prénom. Il fallait tenir le coup, et pour cela, il avait essayé l'alcool...

Ce fut par dépit qu'Étienne avait tout raconté à sa sœur. Pour résoudre ce problème dont elle pensait avoir compris l'origine surnaturelle, celle-ci crut bon de l'aider par le seul moyen auquel elle croyait. Elle décida, malgré le scepticisme de son frère, d'envoyer une lettre qui décrivait son calvaire en quelques lignes seulement. Cette missive, malheureusement maladroite dans ce qu'elle tentait d'expliquer, manquait aussi de détails pouvant convaincre Alan de porter une certaine attention à son contenu. Si par la force des choses Alan Lambin ne croyait plus en Dieu, ce fut paradoxalement par le prêtre local qu'il avait été conseillé à la tante de Karine, fidèle de l'Église et à toutes formes de croyances ésotériques propres à l'au-delà. De bouche à oreille, l'existence de ce spécialiste en phénomènes de hantises, que beaucoup surnommaient singulièrement « le chasseur de fantômes », dont certains se moquaient en l'appelant à tort « l'exorciste », pour son allure tellement clichée à laquelle il tenait, lui était parvenue. Elle avait insisté auprès de son frère, lui expliquant que l'Église était la seule issue vers laquelle se tourner, pensant sa maison sous l'emprise d'une quelconque malédiction, et qu'il devait essayer de penser autrement. Entre autres, en la laissant contacter un spécialiste de phénomènes en lesquels il s'obstinait à ne pas croire.

Les personnes fragiles et tourmentées sont de bonnes antennes à fantômes, Alan Lambin le savait, et il était en train de composer le numéro laissé à la fin de la lettre. Il s'attendait à passer un long moment au téléphone avec cet homme. Cette affaire n'avait pas un bon profil : la femme qui l'avait contacté dans ce courrier lui avait expliqué la réticence de son frère, mais qu'il acceptait d'en discuter. Alan n'allait pas chercher à le convaincre ni à lui prouver quoi que ce soit. Il voulait avoir un complément d'informations et forger son appréciation. Il l'écouta lui raconter les raisons de son désarroi, de son désespoir. M. Delbique était en train de se faire aspirer par la dépression, il le sentait, et cela le terrorisait. Ce père de famille avait peur pour lui, pour sa fille. Le sort semblait s'être acharné sur lui depuis ces deux dernières années et il essayait de maintenir l'équilibre, de verres d'alcool en verres d'alcool, le soir, lorsque Karine et sa grand-mère dormaient. Étienne avait perdu son travail et tous les espoirs auxquels il s'était accroché lorsqu'il avait épousé Sarah, onze ans plus tôt. Deux ans qu'elle était partie, et de cela, il avait défendu à sa sœur d'en toucher le moindre mot à Alan. Deux ans que sa vie était devenue un enfer. Pourquoi ? Parce qu'aux larmes et à la souffrance venaient s'ajouter des événements étranges.

Là, assis devant son bureau dans son petit hameau de Bretagne, Alan Lambin écoutait le pauvre homme à l'accent du Nord dont la voix commençait à trembler. Il était 10 heures, les vacances d'été débutaient à peine. La petite Karine était en train de jouer dans sa chambre, et sa grand-mère, installée devant la fenêtre qui faisait face à l'ancien puits de mine où son époux avait travaillé toute sa vie, tricotait le même pull, encore et encore depuis la mort de celui-ci. Et toujours, en le

faisant, elle fixait l'extérieur depuis son fauteuil en murmurant les chiffres « 2... 2... 8... 1... ». Étienne n'avait pas peur de parler devant elle. De toute façon, elle ne comprenait plus rien. Les cadavres qu'elle avait eus dans le placard avaient fini par lui dévorer le cerveau.

Alan, le combiné scotché à l'oreille, jetait quelques regards obliques vers Mina, désormais plus que son assistante. Amoureux fous l'un de l'autre, ils partageaient, après toutes ces années passées à masquer leurs sentiments, une vie de tendresse et de complicité dont ils s'étaient privés jusque-là. Alan s'était résigné à penser que son existence se résumait à aider les pauvres gens en proie avec leurs terreurs nocturnes, jusqu'à ce qu'il rencontre Mina Arletti. Il la regardait taper les rapports d'enquêtes sur l'ordinateur flambant neuf qu'il s'était enfin décidé à lui acheter, cédant à son insistance. C'est lui qui avait récupéré la vieille machine à écrire et l'avait déposée sur son bureau. La pauvre, on la voyait à peine sous le désordre.

Dehors, le crachin s'était imposé dans le village. Nous étions début juillet et le temps était exécration, digne d'un mois d'octobre, et ce, depuis déjà plusieurs jours.

La cafetière capta le regard d'Alan. Il avait hâte de pouvoir se servir une tasse de café bien chaud. Il chercha à attirer l'attention de Mina pour se faire servir, mais il se fit aussitôt refouler d'un geste de la main et de lèvres sur lesquelles il lut : « Pfff ! Je ne suis pas ta boniche. »

« Monsieur Lambin ? Allô ? »

– Oui, euh, pardon. Mon assistante me parlait. Vous disiez ? »

Mina leva les yeux, blasée, puis reposa ses mains sur le clavier. Elle n'avait pas bien dormi cette nuit-là, et se sentait particulièrement fatiguée.

Étienne Delbique poursuivit et expliqua que Karine s'était mise à jouer et à parler avec un ami imaginaire. Alan relativisa. L'imagination débordante des enfants, il en connaissait bien les pouvoirs ou les effets. Il relativisait beaucoup, oui. Beaucoup trop peut-être. Il écoutait Étienne lui parler de la voiture qui s'était mise à tomber en panne plusieurs fois, puis ce fut la télévision, puis le four, puis le réfrigérateur, puis la perte de son travail pour une fois de trop où il s'était alcoolisé pendant ses pauses. Les amis du syndicat n'avaient rien pu faire. Tout cela était, selon lui, la faute d'un triste sort qui lui en voulait, à lui, ou à sa famille. Il termina sa phrase en se demandant si sa sœur n'avait pas raison, et si des fantômes ne pouvaient pas être derrière tout ça.

Alan commençait à se détacher de la conversation. Ces gens avaient forcément besoin d'aide, oui, mais de celle d'un psychologue, pas de la sienne, et il cherchait déjà la manière de l'expliquer. Ses convictions et intuitions avaient beau avoir été chamboulées ces dernières années par des affaires en lesquelles il avait pourtant eu peu d'enthousiasme au départ, il n'avait pas pour autant perdu son discernement. Plus de vingt années à entendre des gens se plaindre de fantômes qu'ils s'imaginaient l'avaient rendu prudent.

« Monsieur Delbique. Les fantômes ne s'amuse pas à détraquer une voiture, à faire tomber un appareil en panne et ne sont pas responsables de votre situation. Il convient pour vous de bien décortiquer chaque chose et de prendre beaucoup de recul. »

Mina releva la tête. Elle n'entendait pas toute la conversation, mais connaissait bien assez Alan pour comprendre qu'il arrivait sur un terrain dans lequel il risquait de s'enliser en manquant de tact. Elle se leva et prit l'écouteur.

« Vous ne m'avez pas parlé de votre femme, monsieur Delbique. En avez-vous discuté avec elle ?

– Je ne dors plus, monsieur Lambin. Ma fille s'enferme dans un monde qui me fait peur. Un monde qui m'absorbe moi aussi, et je ne peux pas compter sur ma belle-mère. Il faudrait l'enfermer. Tout ce qu'elle sait faire c'est mélanger des pelotes de laine et faire comme si elle tricotait. Il se passe des choses étranges chez moi. Je suis à bout, vous le comprenez ? J'ai tout juste de quoi nous nourrir. C'est une voisine, qui par charité offre parfois quelques vêtements pour la petite, ainsi que Mlle Marliet, son institutrice. Vous comprenez où j'en suis ?

– Je comprends oui, mais... Et votre femme ? Qu'en pense-t-elle ?

– Aidez-moi, s'il vous plaît. Je pourrais faire face à ces fatalités, comme vous le dites, à ces pannes sans intérêt pour vous, s'il n'y avait pas toutes ces choses qui me font peur. »

Alan soupira et croisa le regard désolé de Mina. Étienne Delbique était certainement un homme fragilisé par la mauvaise loi des séries qui s'abattait sur lui, et en proie à l'imagination de sa gamine.

« On ne se sent pas bien, ici. Des amies de ma fille se sont déjà plaintes de ne jamais réussir à dormir quand elles viennent passer la nuit avec elle, dans sa chambre.

– Monsieur Delbique... je...

– Elles ont peur ! J'ai même déjà dû ramener l'une d'elles en pleine nuit chez ses parents. Elle n'est plus jamais revenue. Ma fille s'isole. Elle entend souvent les autres se moquer d'elle à l'école. Ils disent qu'elle habite dans la maison du diable. Ils disent que c'est la vieille, sa grand-mère, qui est possédée. Maintenant,

plus personne ne vient nous voir, et moins encore depuis que j'ai perdu mon travail et que je bois. Je bois, oui, autant que vous le sachiez. Si vous saviez la manière dont on me regarde dans la rue, dans les magasins. J'ai déjà reçu la visite de deux assistantes sociales. Aidez-nous, je vous en supplie.

– Est-ce que votre femme est là ? Puis-je lui parler ?

– Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ?

– Si, bien sûr que si... Il vous faut de l'aide, j'en conviens, mais...

– Oui, il se passe des choses ici. Peut-être pas les fantômes avec lesquels ma sœur me bassine, mais je ne sais pas ce que c'est. Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas fou !

– Mais si ce ne sont pas des fantômes, comme vous dites, pourquoi m'appellez-vous ?

– Puisque vous ne me croyez pas et que vous ne pouvez rien faire pour moi, je saurai bien trouver quelqu'un d'autre. Allez vous faire voir ! J'aurais dû m'en douter. »

À l'instant même où Étienne Delbique raccrocha, un cadre contenant une photo de sa femme, posé sur la cheminée, se fracassa sur le sol, et il entendit les pas rapides de quelqu'un qui courait dans l'escalier. Pensant que sa fille avait écouté la conversation, il monta les premières marches et ne vit personne. Il allait ouvrir la porte de sa chambre lorsqu'il l'entendit parler à quelqu'un. Et comme à chaque fois quand il lui posait la question, elle lui répondit « je jouais avec mon ami, mais toi tu ne peux pas le voir ni l'entendre et tu lui as fait peur ».

Ce genre d'affaire où la faiblesse des gens était telle qu'une certaine psychose absorbait toute la famille était légion pour Alan. C'était presque par automatisme qu'il savait les filtrer. Combien d'appels avait-il reçus du genre « aidez-moi, monsieur Lambin ! En rentrant chez moi, j'ai retrouvé mon robinet d'évier ouvert, je crois que ma maison est hantée. »

Pour l'heure, dépité, il avait écouté la tonalité du téléphone, perdu dans ses pensées, avant de reposer le combiné. L'imagination de l'enfant avait certainement contaminé les parents, comme très souvent, et il suffisait d'ajouter à cela un peu de malchance et l'habitation de M. Delbique s'était, pour eux, transformée en maison hantée. Le fait que cette personne prétendait ne pas y croire n'avait rien d'étonnant. Ce stratagème était souvent utilisé pour se donner plus de crédit. Pourtant, quelque chose le faisait douter : pourquoi cet homme semblait ne pas vouloir lui parler de sa femme ? Une famille certainement tourmentée par des relations sociales difficiles, peut-être même un divorce qu'il lui était délicat d'évoquer. Tout cela ne le regardait pas, et que pouvait-il y faire de toute manière ?

Mina, qui l'enlaça et l'embrassa dans le cou, semblait aussi surprise que lui. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'on lui raccrochait au nez. Dès qu'il apportait une hypothèse ou une solution qui n'allait pas dans le sens des certitudes de certaines personnes, ça se terminait souvent ainsi. Mais cela n'y changeait rien : Alan Lambin n'avait pas pour but de conforter les gens

dans leurs croyances si elles n'étaient pas avérées, et si on ne voulait pas l'écouter alors tant pis. Il avait horreur de perdre son temps, encore moins en jouant les assistantes sociales.

Il se servit une tasse de café et s'assit sur un coin de son bureau après y avoir fait de la place. Posé près de la machine à écrire, il regarda pensivement le petit cadre qui n'avait jamais quitté la pièce depuis qu'il s'y était installé. Il le saisit et caressa longuement les visages sur la photo, sans un mot, les souvenirs perdus vers son enfance.

« J'avais 8 ans, dessus. C'était un quatorze juillet. On était allés pique-niquer au bord du Trieux. Ma mère adorait ce petit coin de nature tranquille près de l'eau, entouré d'arbres. Elle le connaissait depuis qu'elle était petite fille. »

Cette photographie en noir et blanc était la seule que possédait Alan où sa grand-mère Madenn, son père, sa mère et lui, enfant, étaient réunis. Ce jour merveilleux était à jamais gravé dans sa mémoire, et cette image en était le dernier témoin, qu'il chérissait. Les ayant accompagnés ce jour-là, une amie de sa mère avait immortalisé l'instant. Mina en connaissait l'histoire par cœur, mais elle l'écoutait toujours la raconter la voix tremblante et les yeux humides.

Il se reprit, reposa le cadre et remarqua les traits fatigués de Mina, l'air épuisée, devant son écran. Elle le fixait.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

– Tu vas y aller, je te connais. »

Alan bougonna et Mina lui fit un clin d'œil qui voulait dire « allez, on ne me la fait pas ».

« Écoute, ils se sont tous monté le bourrichon. La petite a sûrement parlé de fantômes et elle a fait peur à

tout le monde, surtout à ses amies. Maintenant, ils en font les frais et ça les a rendus fragiles. Tu imagines si je me déplaçais à chaque fois que l'on m'appelle pour des cas de ce genre ? Je ne serais jamais à la maison. Que crois-tu ? Que je vais les aider à trouver leurs clés de voiture et réparer leur télévision ou leur machine à laver ?

– Alors pourquoi je te vois réfléchir ? Je le connais cet air-là. Quand tu te frottes le menton et la moustache...

– Je n'en sais rien... Et quand bien même, ils n'auraient pas les moyens de nous rembourser les frais de trajet, de nous héberger ou de nous payer l'hôtel, et je ne me vois plus faire la moindre enquête sans toi désormais.

– Hum... Je ne sais pas comment je dois le prendre. C'est parce que tu m'aimes que tu dis ça ? Ou juste parce que tu as besoin de mes capacités de médium ? »

Alan soupira. Il savait que Mina le taquinait.

« Ça n'a rien à voir avec ça, mais tu sais comme moi que des choses ont changé depuis ces derniers temps et...

– Et ça te fait peur ? Je sais. Tu as toujours voulu considérer les fantômes avec tes seuls points de vue, tes certitudes ou tes hypothèses, Alan. Sans penser un seul instant qu'ils étaient bien plus que cela. Qu'ils étaient capables de s'en prendre à toi, pour certains d'entre eux en tout cas. Et ça, tu refuses toujours de le comprendre, de l'admettre. Ce qu'il s'est passé dans le monastère devrait pourtant faire tilt dans ta tête.

– Justement, Mina ! Si je me trompais, je ne supporterais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit à cause de moi, de mes hypothèses. Je ne veux plus te laisser seule, mais en même temps cela devient si dangereux.

– Pfff ! Et tu serais prêt à renoncer pour moi ? Il n'en est pas question, Alan, tout comme tu ne me feras jamais renoncer à t'assister. Nous étions déjà souvent deux, avant, lorsque je pouvais t'accompagner. Et maintenant plus que jamais.

– Je sais, mais...

– N'est-ce pas toi qui me répètes sans cesse que notre rencontre n'est pas le fruit du hasard ? Tu n'es pas quelqu'un qui renonce, Alan. Et même si c'est banal ce que je vais te dire, avec toi, je sais qu'il ne pourra jamais rien m'arriver. Tu le sais, ça ? »

Il serra Mina dans ses bras durant de longues secondes. Ce petit bout de femme qu'il aimait de toute son âme depuis déjà plus longtemps que sa raison ne l'avouait, si fragile, mais à la fois si forte, personne ne la soupçonnerait d'être capable de percer les fenêtres de l'au-delà pour lui.

Il la regarda, résigné. Elle avait gagné. Ses doutes, plus que son scepticisme, s'étaient parfois révélés de redoutables atouts, alors, il se dirigea lentement vers le téléphone et composa un numéro.

« Allez ! Réponds, nom d'une pipe, s'impatientait Alan en écoutant l'interminable tonalité.

– À mon avis, M. Delbique ne voudra plus te répondre.

– Ce n'est pas lui que j'appelle... Allô, Paul ?

– Bonjour, Alan, tu vas bien ? lui répondit la voix d'une femme.

– Ah, bonjour Marie. Je vais bien, oui. Paul n'est pas là ?

– Non, il ne rentrera pas avant ce soir, il est en conférence à Péronne. C'est important ?

– Ah, mince. Ce n'est pas grave, tu lui diras juste que j'ai appelé. Quel est le sujet de sa conférence ?

– Alors, si je me souviens bien, il doit présenter des témoignages qu’il a récoltés en milieu hospitalier.

– Ah oui, il m’en avait parlé. On avait collecté des témoignages d’infirmières et de médecins ayant constaté d’étranges phénomènes autour d’eux, quelques secondes ou minutes après un décès.

– Vraiment ? Vous me fichez toujours la frousse tous les deux avec vos histoires. Mais il peut te rappeler demain matin si tu veux.

– Non, ce n’est rien. J’avais quelque chose à lui demander, mais c’est moi qui le rappellerai. Navré de t’avoir dérangée, Marie. Je t’embrasse. »

Après avoir raccroché, Alan, songeur, se servit un autre café.

« Je n’aime pas quand t’es comme ça », fit Mina.

Il s’approcha d’elle, posa sa tasse et lui massa les épaules délicatement.

« Tu lui voulais quoi, à Paul ?

– Eh bien... Il y a une quinzaine d’années, j’ai passé quelques nuits dans une chambre dans laquelle il m’était impossible de dormir.

– Et ?

– Je me souviens très bien de ce jeune couple qui m’avait accueilli et du visage fatigué de la femme. Plus rien n’allait chez eux, leur maison les rendait dingues, comme si elle puisait toutes leurs forces et pesait sur eux. Ils étaient à deux doigts de divorcer. »

Mina frissonnait sous les mains délicates d’Alan. En l’écoutant et fermant les yeux, elle aurait parfaitement pu imaginer Pierre Bellemare en train de lui masser la nuque tout en lui racontant une histoire incroyable.

« Et je n’avais jamais cru en ces histoires de maisons à malheurs jusque-là, poursuivit Alan. Mais ces jeunes gens m’avaient raconté qu’au moins six propriétaires

s'étaient succédé avant eux, en l'espace de dix ans seulement. Leur maison avait fini par provoquer des tas de rumeurs. C'était un cas très intéressant. La plupart d'entre eux tombaient malades et deux autres couples ne cessaient de s'y disputer violemment, comme eux. Mais curieusement, tous allaient beaucoup mieux lorsqu'ils quittaient les lieux.

– Et qu'avais-tu fait ?

– C'est Paul qui m'avait aiguillé sur ce cas et confirmé mes doutes, mais les gens ont préféré s'en aller avant qu'on ne leur trouve une solution. Il m'a dit qu'aux dernières nouvelles plus personne n'a voulu y habiter, qu'elle est depuis abandonnée. On avait retenu le cas de perturbations telluriques. Paul avait vraiment mis le doigt dessus.

– Et tu penses que... »

Alan s'approcha de la fenêtre, sa tasse de café à la main, et son regard se fixa vers l'ancien puits qui se trouvait dans le corps de ferme où il vivait depuis déjà de nombreuses années. Il se dirigea soudain vers les étagères qui pliaient sous des tas de bouquins, de notes et de dossiers, et se mit à fouiller entre les ouvrages et articles sur Harry Price et d'autres précurseurs de la chasse aux fantômes, du temps où on les appelait des « détectives des ténèbres ».

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Mina.

– Suite à cette enquête, il avait écrit un article sur le sujet dans une revue. »

Alan retourna ses étagères et ses tiroirs durant de longues minutes en pestant et en jurant, pendant que Mina s'était remise à taper ses rapports.

« Là ! Je savais bien qu'il était dans le coin. »

Il s'assit à son bureau et se plongea dans l'article d'une revue scientifique publiée par une université

picarde quelques années plus tôt. Un article signé Paul Belvague, son meilleur ami professeur de physique et passionné de parapsychologie, et par Franck Feldman, géobiologiste.

« Le réseau Hartmann et Curry ! Nom d'une pipe, c'est bien ce dont je me souvenais.

– Mais n'y a-t-il donc pas moyen de travailler au calme, ici ? répondit Mina, de plus en plus fatiguée. Bon, c'est quoi ces réseaux qui te valent tant d'excitation ?

– Eh bien, en gros, imagine que chaque parcelle de notre bonne vieille planète serait quadrillée par ce qui est appelé des "lignes de force". Au mètre près, chaque croisement de ces lignes formant une grille est susceptible de provoquer des perturbations naturelles en surface.

– Génial... persifla Mina.

– Oui, bon, je sais, dit comme ça ce n'est pas très parlant. Les croisements de lignes dont il est question provoqueraient des troubles du sommeil, de l'anxiété, de la nervosité, du mal-être, auprès des personnes sensibles qui y seraient exposées si leur maison était construite sur ces intersections. En fait, leur demeure agirait comme un caisson. La nature de ces phénomènes se trouverait dans la composition et la configuration du sol. L'article évoque par exemple les frottements de quartz ou de roches qui provoqueraient des effets piézo-électriques en surface. Ces phénomènes sont appelés des ondes telluriques. Ce sont des perturbations géobiologiques naturelles.

– Alan... Où veux-tu en venir, bon sang ? Je n'y comprends rien à ton charabia. Cela me donne mal au crâne, fit-elle en grimaçant et en se posant une main sur le front.

– Les maisons à malheurs, Mina. Ces maisons dans lesquelles rien ne va, où les gens sont “électriques”, stressés, ne dorment pas, tombent malades, se disputent continuellement, etc. Dans lesquelles ils se sentent mal, observés alors qu’elles ne sont pas hantées. Cette piste me semble bonne et me chatouille pour le cas de M. Delbique. Certaines maisons qui se trouvent construites sur des croisements de lignes de ces réseaux seraient vouées à tout un tas de troubles provoqués par ces ondes d’énergies contenues dans le terrain, et auxquelles certaines personnes seraient sensibles. Tu sais ? Comme dans ces habitations trop près de lignes à haute tension.

– Un peu comme les eaux stagnantes sous une habitation et tout ce que l’on raconte à leur sujet ?

– Oui, Mina. Les anciens savaient cela : si sous certaines maisons il y a des sources, des nappes d’eau stagnante, certaines personnes qui y vivent peuvent, selon les hypothèses, être victimes de beaucoup de problèmes de santé ou de troubles particuliers. Ces ondes pourraient s’échapper par des failles dans le sol et ce serait toutes les espèces vivantes qui y seraient potentiellement sensibles : les humains, les animaux, et même les végétaux. Élémentaire, mon cher Watson.

– Bon, et on fait quoi, Alan ? Tu l’es, toi, géobiologiste ? Tu te vois te balader chez M. Delbique avec des baguettes de sourcier ?

– Et pourquoi pas ? Tu le fais bien avec ton pendule. Tu saurais, toi, ressentir ce genre d’énergie, non ? Cela pourrait être intéressant de vérifier la différence entre les sensations observées dans les cas de hantises avérés et les cas de sensations de mal-être provoqués par des perturbations énergétiques naturelles.

– Et quand bien même, Alan, comment comptes-tu prouver la présence de ces ondes nocives ?

– On verra ! Par l’absence de hantise, déjà. Comme je l’avais fait chez ce fermier qui disait ressentir des choses chez lui, et qui en fait était entouré de lignes à haute tension. Jamais mes détecteurs de champs électromagnétiques n’avaient affiché de telles mesures à cent mètres à la ronde. Et pour valider la conclusion de l’enquête – s’il est bien question de perturbations naturelles –, Paul connaîtra sûrement un bon géobiologiste à nous conseiller dans le coin. Les solutions, ce sera alors lui qui les trouvera. Mais pour l’instant, ce n’est qu’une première piste.

– D’accord. Et quoi qu’il en soit, même si tout ne se passe que dans la tête de cet homme et de sa fille, on ne peut pas les laisser dans l’incertitude. »

*

*Vendredi 17 juillet 1987,
en Bretagne.*

C’était décidé, ils allaient monter dans le Nord pour le week-end ou quelques jours tout au plus, comme le leur avait proposé finalement Étienne Delbique. Alan l’avait rappelé et avait tenté d’apaiser sa colère. Cela avait plus ou moins marché, mais M. Delbique acceptait de les rencontrer.

Mina s’était occupée de réserver une chambre d’hôte toute proche, trouvée dans les pages jaunes. Alan savait tirer à son avantage l’occasion d’apprendre un peu plus sur les phénomènes qui le passionnaient, plus qu’au remplissage de son portefeuille (l’une de ses qualités, parmi ses innombrables défauts, qui avaient accroché le cœur de Mina).

Le jour venu, tout était prêt pour le départ. Les sacoches de matériel contenant tout l'attirail d'Alan, au cas où : ses indispensables détecteurs de champs électromagnétiques, ses thermomètres électroniques, ses appareils photo à détecteurs de mouvements, et sa sacoche de purification dont il détestait se servir, car trop conforme à une approche ésotérique ou spirituelle des phénomènes de hantises avec laquelle il n'était jamais d'accord. Cette trousse contenait tout un tas d'encens, même de l'eau bénite. Il voyait en ces outils des placebos parfois efficaces lorsqu'il s'en servait chez des témoins. Ce n'était pas malhonnête, cela les apaisait très souvent lorsqu'il terminait une enquête. Il ne pouvait s'empêcher de penser à sa grand-mère, chaque fois qu'il regardait cette trousse. Elle, qui l'avait forgé durant toute son enfance en lui racontant les légendes du pays, y croyait dur comme fer. Il ne s'en servait qu'en dernier recours, quand il avait épuisé toute sa science, toutes ses théories, tous les résultats de ses capteurs électroniques. Rien que le fait d'avoir ces accessoires était en contradiction avec ses convictions, mais il avait eu parfois quelques résultats intéressants, mais irrecevables scientifiquement.

Après avoir longuement hésité, il reposa son enregistreur à larges fréquences, supposant qu'il n'en aurait pas besoin dans ce cas précis. Il prit dans sa main la dernière invention de son ami Paul : une lampe torche sans pile. Celle-ci se rechargeait simplement en tournant une manivelle. « J'ai construit ça avec une dynamo de vélo. Tu tournes la manivelle et ça recharge la lampe », lui avait expliqué Paul. Alan avait trouvé cette idée astucieuse au cas où, comme cela se produisait parfois lorsqu'une entité puisait l'énergie des piles en le plongeant dans le noir. Paul, passionné d'électronique, ne

manquait jamais d'ingéniosité pour mettre au point des accessoires pour lesquels Alan servait de cobaye dans ses investigations.

Mina avait encore mal dormi et cela inquiétait Alan, même si elle ne cessait de lui dire que tout irait bien.

Plus de huit heures de route les attendaient entre leur hameau de Bretagne et le Nord, en roulant tranquillement, Mina au volant. Alors qu'elle passait près de l'église Saint-Pierre, le regard d'Alan croisa la maison de sa grand-mère. À chaque fois qu'il la voyait, là, dans le centre du village, à quelques pas de chez lui, ses souvenirs le ramenaient au temps de son enfance. C'était un vieux couple qui y vivait désormais. L'habitation commençait malheureusement à s'abîmer, faute d'entretien. Des pierres s'étaient descellées, les volets marron pourrissaient, et la toiture en ardoise s'affaissait par endroits.

Mina, devinant où les pensées d'Alan voyageaient, lui posa la main sur sa cuisse avant de passer une vitesse. Il était 8 heures. Les essuie-glaces balayaient ce maudit crachin qui tuait l'été. Elle connaissait le chemin jusqu'en Normandie, mais, au-delà, Alan ferait le chef de bord, la carte routière posée sur ses genoux. Pas question pour Mina de passer par Paris et son enfer. Mais à peine avaient-ils fait quinze kilomètres qu'elle se gara sur le bas-côté, le visage blanc comme un linge.

« Ça ne va pas, ma chérie ? s'étonna Alan.

– Non... Je... J'ai terriblement mal au crâne. Je ne me sens vraiment pas bien.

– Allez, on rentre.

– Non, je...

– On rentre, j'ai dit. Va doucement. »

Mina sentait son crâne comme pris dans un étau, la voiture zigzaguait. Cela faisait déjà quelques jours

qu'elle se plaignait. Au fond d'elle, elle ne comprenait pas l'obsession d'Alan à n'avoir jamais voulu passer son permis. Lui, l'éternel habitué des taxis ou des transports en commun. Elle avait tant de fois essayé de le convaincre, en vain.

Une fois rentrés, Alan dut hausser le ton pour qu'elle accepte de faire venir le docteur.

« Ce n'est rien, c'est juste beaucoup de fatigue. Vous avez l'air épuisée. Votre tension est un peu basse et du repos ce week-end vous fera le plus grand bien », les rassura le médecin venu sur place quelques heures plus tard.

Lorsque Alan rentra de la pharmacie, un voisin l'y ayant conduit, Mina, un gant de toilette imbibé d'eau froide sur le front, insista pour qu'il se rende seul chez Étienne Delbique. Il refusa maintes fois, mais Mina eut le dernier mot. Il ferait le trajet en train le lendemain, samedi, avec le strict nécessaire en matériel et serait de retour lundi ou mardi au plus tard.

Il ordonna à Mina de brancher le téléphone près du lit, car il avait bien l'intention de l'appeler souvent. Il chargea Mme Guillou, la voisine, de s'assurer que tout irait bien. Mina n'aurait à s'occuper de rien, pas même des repas. Mme Guillou, soixante-treize ans, et son mari étaient des voisins et amis de longue date. Eux et les parents d'Alan s'étaient toujours appréciés et ils veilleraient sur Mina comme sur leur propre fille.

Ce fut M. Guillou qui le conduisit d'ailleurs à la gare de Guingamp, tôt le lendemain matin. Alan pensait boucler rapidement cette affaire, et malgré son inquiétude pour Mina, il avait hâte de se pencher sur ces histoires d'énergies telluriques et d'observer leurs méfaits. Ses résultats intéresseraient certainement son

ami Paul. Pourtant, l'affaire dont il s'apprêtait à s'occuper allait se révéler plus bouleversante encore...

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr